

Le mouvement de pensée

1902. C.P. 2.27.

2.27 [...] Un homme connaît un processus de pensée. Qui peut dire quelle fut la nature de ce processus de pensée ? Il ne le peut lui-même ; car, durant ce processus, il était préoccupé par l'objet auquel il pensait et non par lui-même ou par ses mouvements. Aurait-il pensé à ces choses que le mouvement de sa pensée aurait été rompu et, simultanément, modifié ; car il aurait alors dû passer d'un sujet de pensée à un autre. Essaiera-t-il, après que le cours de sa pensée aura atteint son terme, de le récupérer en le répétant, et, à l'occasion, de l'interrompre, pour noter alors ce qu'il a à l'esprit ? Alors, il est tout à fait vraisemblable qu'il sera incapable d'interrompre le cours de sa pensée lorsque ce dernier est puissant ; pourtant, il sera vraisemblablement capable de le faire seulement durant les moments où le mouvement de la pensée sera au ralenti, essayant alors de se dire à lui-même ce qu'il a à l'esprit, et alors il perdra de vue le mouvement de sa pensée, particulièrement avec la langue qui représente des contenus de pensée et non des mouvements de pensée.

En pratique, lorsqu'un homme essaie d'établir ce qu'a été le processus de sa pensée, après que ce processus est arrivé à terme, il se demande à quelle conclusion il a abouti. Le résultat se formule dans une assertion qui, nous pouvons l'assumer, possède une certaine similitude – je serais incliné à penser qu'elle est conventionnalisée – avec ce qu'était le contenu de sa pensée au terme du mouvement. Ceci étant établi, il se demandera ensuite comment cette assurance peut être justifiée ; puis, il se mettra à la recherche d'une phrase, exprimée en mots, dont la ressemblance avec un contenu antérieur de sa pensée le frappera et qui, simultanément, devra être en liaison logique avec la phrase représentant sa conclusion, d'une façon telle que si la proposition-prémisse était vraie, la proposition-conclusion devrait nécessairement ou naturellement être vraie. Cet argument est une représentation de la dernière partie de sa pensée en autant que sa logique en soit assurée, c'est-à-dire que la conclusion soit vraie en autant que l'a prémisse l'est aussi.

Mais l'observateur de lui-même ne possède aucune garantie, quelle qu'elle soit, que cette prémisse représente une attitude qui ait été celle de la pensée, même durant un seul instant. Si ceci ne peut en aucune façon être confirmé, il doit y avoir un autre moyen d'y arriver, probablement par la physiologie. Dans la perspective d'une telle présomption d'ordre physiologique, je pencherais vers cette hypothèse que la pensée est en mutation continue. En tout état de cause, la physiologie ne rejette décidément pas cette hypothèse. En conformité avec cette idée, l'argument logique ne représente que la dernière partie de la pensée pour la raison qu'elle suppose une prémisse qui représente un quelconque contenu de pensée qui ne peut avoir résulté que de l'acte de penser. Maintenant, si vous ne retenez que la dernière partie d'une durée, vous délaissez la durée précédente. Et si vous ne retenez que la dernière partie de celle-ci, vous délaissez encore les moments précédents ; que vous reteniez ainsi des parties finales, il n'y a aucune possibilité que vous épuisiez toutes les pièces précédentes.

Il n'y a aucune nécessité qu'une série d'arguments représentant le cours d'une pensée remonte jusqu'à un premier argument avant lequel il n'y aurait eu aucun argument dans la pensée dans le sens où il n'y aurait eu aucun argument dans le processus de la pensée. Car nous ne possédons aucun fait qui

nous interdise de supposer que le processus de la pensée soit un processus continu (bien qu'indubitablement varié). En tout état de cause, il n'y a que l'intégrité de ce processus qui soit clairement brisé pour être ramené à des arguments. Il est plus que douteux que nous puissions statuer qu'un argument ou une inférence représente une partie quelconque de la pensée si ce n'est dans la relation logique qui va de la vérité de la prémisse à la vérité de la conclusion. Et de plus, l'argument ainsi établi consiste en un énoncé fait de mots. Avec quelle justesse représentent-ils quoi que ce soit de réel dans la pensée ? voilà qui est à la fois douteux et assez immatériel.

Le processus réel de l'acte de penser commence présumément avec les percepts. Mais un percept ne peut pas être représenté avec des mots et, en conséquence, la première partie de l'acte de penser ne peut être représentée par quelque forme logique d'un argument. Notre explication logique sur cette matière doit commencer avec un fait perceptuel ou une proposition résultat d'une pensée sur un percept – on peut présumer que l'acte de penser, dans son propre mouvement, soit de la même nature que celui que nous représentons par des arguments et des inférences, mais il ne peut être représenté en raison d'un défaut dans cette méthode de représentation.

Paru dans Jean Fisette, *Pour une pragmatique de la signification. Suivi d'un choix de textes de Charles S. Peirce en traduction française*, Montréal, XYZ éditeur, p257-258.
